



LES LEÇONS D'INTRODUCTION
À LA
PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

2024-2025 : Il n'y a rien de plus
humain que le crime

Transgression brutale ou subtile de la loi, le crime semble rompre tout lien dialectique avec la société. Et pourtant il fascine tout autant qu'il horrifie. Cet acte antiscial par excellence suscite de fait un intérêt intrigué et jousif dont témoignent les diverses passions jamais éteintes pour le fait divers, les polars, les films policiers, ou même les films d'horreur. L'art s'y mêle souvent et les plus grands artistes en ont fait le support de quelques chefs-d'œuvre. Là où le sens commun n'y voyait qu'incarnation du mal ou action obscure et bestiale du monstre, le grand public ne s'y trompe pas. Le crime reste humain, trop humain, et... non seulement digne d'intérêt mais désirable.

Freud, quand il a prêté attention à l'Édipe de Sophocle, a donné à cette histoire mythique la valeur d'un premier roman policier de l'histoire universelle. Avec lui on peut désormais repérer le noeud où le crime original qui crée la loi s'attache à la loi qui crée le crime. Lacan a montré de son côté, un intérêt précoce pour les rapports entre vérité et réel quand il donne une place prépondérante et cruciale au crime d'Amélie, au cœur de sa thèse, puis un peu plus tard en prenant partie dans l'agitation provoquée par le crime des sœurs Pagan.

L'impossible d'accéder à la moindre harmonie, impose à l'être humain passages à l'acte et faits délicieux que toute société cherche à empêcher... en vain. Ce que le psychanalyste peut affirmer, c'est qu'il n'y a pas d'instinct criminel.

La criminologie comme réponse est non seulement affaire de juristes et de magistrats, mais elle ouvre un domaine éthique qui concerne la société tout entière et chacun en un ressort intime qui lui est le plus étranger. C'est pourquoi la psychanalyse y a sa place.

LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com

Tél. 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,
Université Paris VIII

La Section Clinique de
Nantes

Les Leçons d'Introduction à
la psychanalyse

2024-2025 : Il n'y a rien de
plus humain que le crime

Lecture du texte de Jacques Lacan, *Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie* » (1950),
Écrits, Paris, Seuil, 1966.

Cinquième séance le 6 février 2025, de la page 137 à 139

LA CONCEPTION SANITAIRE DE LA PÉNOLOGIE

Par Françoise PILET

Thèse IV. Du crime dans ses rapports avec la réalité du criminel : si la psychanalyse en donne la mesure, elle indique son ressort social fondamental

La psychanalyse ne considère pas le criminel mais un sujet qui a commis un crime. Le psychanalyste mesure comment, pour chaque sujet, s'organisent et se confrontent les trois registres que sont l'imaginaire, le symbolique et le réel, les trois registres qui sont essentiels pour appréhender la réalité à laquelle chaque homme a à faire. C'est ce que nous indique Lacan dans sa conférence de 1953 : Le symbolique, l'imaginaire et le réel¹.

La psychanalyse nous indique le ressort social du crime, ressort fondamental nous dit Lacan qui n'est autre que le malaise dans la civilisation, malaise qui est inhérent à toute société. Ce malaise a pour fondement le prochain à savoir cette méchanceté en nous, cette haine de nous en tant que parlêtre jouissant au-delà du principe de plaisir, parlêtre jouissant dans la méchanceté même. Ce prochain a été mis en relief par Freud dans son texte malaise dans la civilisation². Ce prochain que nous ne voulons pas voir.

Le châtement

« La responsabilité, c'est-à-dire le châtement, est une caractéristique essentielle de l'idée de l'homme qui prévaut dans une société donnée. »³

Le début de cette thèse fait équivaloir responsabilité et châtement. Le châtement nous dit Lacan donne une indication sur l'idée de l'homme que se fait une société à un moment donné de son histoire. Le châtement a varié au cours des siècles.

¹Lacan J., *Des noms-du-père*, Paris, Seuil, 2005, Paris, p. 7.

² Freud, S., *Malaise dans la civilisation*, 1929, P.U.F, 1971.

³ Lacan, J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p.137.

Il est une réponse de la société à une violation des lois et des normes que cette société se donne. Le châtement est donc la réponse donnée par la société au criminel au regard de son crime. Dans le langage juridique, on parle plutôt de peine que de châtement.

Le mot châtement provient de châtier qui signifie essayer d'instruire dans le sens de corriger. Le verbe a donné le nom : châtement synonyme de punition. Pendant très longtemps, le châtement utilisait une voie réflexive. L'incendiaire on le brûlait, le voleur on lui coupait la main, celui qui châtaient par la parole, on lui coupait les oreilles etc... Puis il y a eu l'écartèlement, les buchers, les tortures.

Il s'agissait de réparer un crime, de payer sa dette. La réponse à un crime était une logique de réparation. Cette logique de la dette a disparu dans le monde occidental lors du passage du droit germanique (droit coutumier) au droit romain. On est passé de la réparation à la peine. Dans les sociétés sous le régime de la réparation, c'est le collectif qui répond (la famille, le village, le clan). Le collectif décidait de la sentence. Sous le régime de la peine c'est l'individu qui répond.

La signification expiatoire du châtement

Expiatoire vient du latin expiarer qui veut dire purifier, réparer une faute, un crime. Le verbe s'emploie surtout dans la religion chrétienne. On peut l'associer à sacrifice.

La signification expiatoire du châtement veut donc dire que le châtement a la fonction de purifier.

Cette signification du châtement a glissé vers la correction. De purifier on est passé à punir.

La portée exemplaire du châtement a disparu au profit de la correction.

Lacan continue :

« Les idéaux de notre civilisation sont de plus en plus utilitaires ce qui fait que notre civilisation ne connaît plus la « signification expiatoire du châtement. »⁴

Les différents idéaux d'une civilisation

Une civilisation est gouvernée par des idéaux. Ces idéaux précise Lacan sont devenus et deviendront toujours plus utilitaires du fait de la course à la production. Nous sommes en 1950 et 75 ans après, cette course à la production s'est accélérée. Les idéaux étaient humanistes. Peu à peu un glissement s'est opéré. On est passé dit Lacan de l'humanisme à l'humanitarisme et la société cherche maintenant la solution au malaise social dans une position scientifique et on arrive à une conception sanitaire de la pénologie.

En effet depuis toujours on cherche à apporter une solution au malaise social qui est un malaise structural.

L'humanisme a pris son essor en réaction à la scolastique. La scolastique est une méthode d'enseignement de la philosophie qui était pratiquée dans les écoles religieuses et les universités européennes au moyen âge. Un des représentants de la scolastique est Thomas d'Aquin au XIII^e siècle.

La scolastique est basée sur la théologie, elle essaye de concilier la foi chrétienne et la raison.

Elle s'appuie sur des raisonnements formels. A partir de la renaissance elle est beaucoup critiquée, trop formaliste sans rapport avec le réel.

Le courant humaniste se développe en opposition à la scolastique. C'est un mouvement littéraire, artistique, philosophique qui prend naissance au XVI^e siècle en Italie avec le poète Pétrarque. Ce mouvement se propage dans toute l'Europe. L'humanisme prend comme référence l'antiquité en s'appuyant sur la lecture des textes grecs et latins. L'humanisme est également une manière de voir le monde, un idéal. L'humanisme vise l'épanouissement de la personne humaine, le respect de sa dignité.

⁴ Ibid.

L'humaniste place donc l'homme au centre de tout, sa visée est de permettre à l'homme d'atteindre le bonheur, l'épanouissement.

L'humanitarisme est une doctrine selon laquelle le devoir des gens est de promouvoir le bien-être de l'humain.

Elle repose sur l'idée que tous les êtres humains méritent respect et dignité. L'humanitarisme est une croyance en la valeur de la vie humaine. Les humanitaires considèrent que nous devons apporter assistance aux hommes qui souffrent et nous devons améliorer leur conditions de vie. Ils font référence aux droits de l'homme. Ils ont des convictions morales et altruistes. Ils mettent en avant le côté émotionnel des événements.

Un des aspects de plus en plus présent est l'aide d'urgence : donner une réponse d'urgence aux crises sanitaires.

L'utilitarisme

L'utilitarisme est un système de morale et d'éthique qui faute de pouvoir définir objectivement ce que sont le bien et le mal se propose de passer outre et prend l'utile comme principe premier de toute action.

L'utilitarisme considère que ce qui est utile est bon et que l'on peut déterminer l'utile de manière rationnelle. Il a comme fondement le plus grand bonheur possible pour le plus grand nombre de personnes.

Il rejette le devoir comme notion première et mesure la qualité morale d'une action aux conséquences que l'on peut en attendre.

Le fondateur de l'utilitarisme est Jérémie Bentham (1748- 1832)

Il propose dans sa théorie de comparer de façon méthodique la valeur des plaisirs et d'augmenter le plus possible, le bien-être de l'individu. Il ramène la vie à une valeur matérielle ou économique. C'est une marchandisation de la vie. L'utilitarisme a beaucoup influencé les économistes du 19^{ème} siècle.

L'amour du prochain

Freud s'interroge sur l'amour du prochain dans son texte malaise dans la civilisation. Il se pose la question du rôle et de la place de la religion dans notre civilisation. Pour supporter la vie, dit Freud, l'homme se tourne vers le travail, l'art, les stupéfiants et il se réfugie dans la maladie. Ce sont autant de sublimations. Mais on ne voit pas pourquoi les hommes ne sont pas heureux. D'où vient le mal se demande Freud ?

On reconnaît une civilisation dit Freud quand tout est bien cultivé, quand les moyens de communication sont développées, quand tout est propre, quand l'ordre règne. C'est la société industrielle.

Tout cela est étrange continue Freud car l'homme a plutôt tendance naturellement à la négligence, à l'irrégularité, à l'inexactitude, à la paresse.

La civilisation est un moyen de régler les rapports des hommes entre eux, une manière de maintenir les liens, en fait un moyen de réguler les jouissances. Ce qui veut dire que la civilisation repose sur un renoncement à certaines de nos jouissances car dit Freud, l'homme a plutôt tendance à la méchanceté, à la destruction, à la cruauté.

*« L'homme essaie de satisfaire son besoin d'agression au dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer ».*⁵
L'instinct de mort travaille silencieusement en chacun de nous, pour notre destruction.

Il est possible dit Freud malgré tout d'unir les hommes par des liens d'amour mais à une seule condition, c'est qu'il en reste d'autres en dehors pour recevoir les coups. C'est le narcissisme des

⁵ Opus. Cit. p. 47.

petites différences. C'est observable tous les jours, dans les familles, petits groupes, pays ou continents. C'est même observable très tôt chez les enfants chez lesquels les groupes se font et se défont mais toujours en en excluant quelques-uns voire un seul ou une seule qui recevra les coups.

Freud nous indique, toujours dans *Malaise dans la civilisation* que la religion se présente à nous sous la forme d'un commandement : l'amour du prochain. « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». ⁶

Comment arriver à accepter un tel commandement ? et Freud d'ajouter :

« *Mon amour est à mon regard chose infiniment précieuse que je n'ai pas le droit de le gaspiller sans en rendre compte* » ⁷

Tous les hommes ne sont pas dignes d'être aimés. Certains méritent mon amour et je peux aimer un homme à condition qu'il me ressemble pour que je puisse m'aimer en lui. En revanche s'il m'est inconnu, il m'est difficile d'avoir de l'affection pour lui. Et je dois reconnaître dit Freud qu'il a le plus souvent droit à mon hostilité et même à ma haine. Quand cela lui est utile, il n'hésite pas à me nuire et vice-versa.

Ce qui vient sous la plume de Freud, c'est la méchanceté. Ce qui est le plus proche de nous, notre prochain c'est notre méchanceté. Freud est horrifié devant ce commandement exorbitant : comment puis-je aimer ma méchanceté ?

Lacan dans ce texte de 1950 introduit le principe de l'utilitarisme et l'amour du prochain qu'il reprend dans le séminaire VII, l'éthique de la psychanalyse. ⁸

La méchanceté qui habite le prochain habite aussi en nous précise Lacan. Il l'appelle à ce moment-là : *das Ding*, plus tard il nommera cette méchanceté notre jouissance. Cette méchanceté en nous c'est notre jouissance. Elle n'a rien à voir avec le bien elle est au-delà du principe de plaisir, elle est le moteur de la pulsion de mort.

Or si nous continuons de suivre Freud dans un texte comme le *Malaise dans la civilisation*, nous devons formuler ceci, que la jouissance est un mal parce qu'elle comporte le mal du prochain.

Tant qu'il s'agit du bien il n'y a pas de problème, nous dit Lacan, le nôtre et celui de l'autre est de la même étoffe.

Lacan prend comme exemple l'apologue de Saint-Martin qui coupe en deux l'étoffe dont il est vêtu et en donne la moitié au mendiant. ⁹

Ce n'est pas un geste d'amour dit Lacan car Saint Martin donne ce qu'il a. Il se situe au niveau des biens.

Au-delà du besoin de se vêtir, au-delà des biens, le mendiant mendiait peut-être autre chose par exemple que Saint Martin le tue ou le baise, à savoir il mendiait un au-delà du besoin. Le geste altruiste se situe sur le plan imaginaire. J'imagine ce dont l'autre a besoin en miroir avec moi. Ce qui est bien pour moi doit être bien pour l'autre. Il s'agit d'une relation entre égos.

C'est là que Lacan fait appel au principe de l'utilité de Bentham. L'étoffe est faite de part sa nature pour être marchandée, échangée. Il est de la nature de l'utile d'être utilisé. Les opposants à l'utilitarisme rétorque à Bentham : « *Mais Monsieur Bentham, mon bien ne se confond pas avec celui de l'autre et votre principe du maximum de bonheur pour le plus grand nombre se heurte aux exigences de mon égoïsme* ». Ce n'ai pas vrai dit Lacan. Mon égoïsme se satisfait fort bien d'un certain altruisme, de celui qui se place au niveau de l'utile. Sacrifier une partie de ses biens pour l'autre ne supprime pas l'égoïsme, au contraire. Plus je donne, plus je renforce mon égoïsme. Donner un bien ce n'est pas l'amour du prochain.

⁶ Ibid., p. 104.

⁷ Ibid., p 62.

⁸ Lacan J., Le séminaire livre VII, L'éthique de la psychanalyse, 1959-1960, Éditions du Seuil, Paris 1986, p. 211.

⁹ Ibid. p. 219.

Freud est donc horrifié par ce commandement. « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ».

Lacan nous dit que cette horreur de Freud est une barrière face à la jouissance, face à la méchanceté. C'est une limite. Nous aurions tort de penser que sans savoir ce qu'ils font les hommes ne sont pas capables de franchir ces limites. Les jouissances interdites par la morale sont toutefois accessibles à certains, les riches précise Lacan dans ce séminaire.

« *la sécurité de la jouissance des riches à l'époque où nous vivons se trouve très augmentée par ce que j'appellerai la législation universelle du travail.* »¹⁰

On s'en remet à la législation du travail, on met entre ses mains le fait de régler les litiges et pendant ce temps on continue de plus belle, les exploités sont toujours exploités et les exploiters continuent toujours d'exploiter et cela d'autant plus en tranquillité que l'on remet entre les mains de la législation du travail le soin de traiter tous les problèmes.

Ce qui fait écho au passage que nous travaillons: « *Les idéaux de l'humanisme se résolvent dans l'utilitarisme du groupe. Et comme le groupe qui fait la loi, n'est point, pour des raisons sociales, tout à fait rassuré sur la justice des fondements de sa puissance, il s'en remet à un humanitarisme où s'expriment également la révolte des exploités et la mauvaise conscience des exploiters, auxquels la notion du châtiment est devenue également insupportable. L'antinomie idéologique reflète ici comme ailleurs le malaise social.* »¹¹

Ceux qui préfèrent les contes de fées nous dit Lacan fond la sourde oreille quand on leur parle de la tendance native de l'homme à la méchanceté, à l'agression, la destruction et aussi à la cruauté. Si on se situe au niveau des biens, alors on manque l'accès à la jouissance, à cette cruauté. Lacan ne croyait pas aux contes de fées.

Et dans ce moment (qui est toujours le nôtre) la civilisation cherche la solution au malaise social dans la science, à savoir précise Lacan dans une analyse psychiatrique du criminel. Cette analyse permet de mettre en place toutes les mesures de prévention contre le crime et de protection contre sa récurrence. C'est une conception sanitaire de la pénologie qui suppose que le rapport du droit à la violence soit résolue ainsi que le pouvoir d'une police universelle.

Lacan fait ensuite référence aux procès de Nuremberg qui eurent lieu de 1945 à 1946. Les procès se déroulèrent effectivement sous la juridiction du tribunal militaire international.

A la demande des alliés, un jeune psychiatre américain, Douglas Kelley a été chargé d'évaluer si Göring qui incarne le mal absolu était sain de corps et d'esprit. Ce psychiatre est horrifié devant ce qu'il découvre : le comportement des pires criminels de guerre ne relève d'aucun trouble psychique, ni de pathologies mentales.

Ces procès tenus pour des raisons d'« humanités » se préoccupent du respect de « l'objet humain » mais passent à côté de la notion du prochain.

Lacan, dans son écrit « télévision », nous livre les clés pour lire le malaise dans la civilisation. La montée de la ségrégation et du racisme sont la conséquence de « *l'égarement de notre jouissance* ». L'intolérance est toujours celle de la jouissance de l'autre. Notre société se précarise de plus en plus car elle ne se situe que du plus de jouir.

« *Comment espérer que se poursuive l'humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions ? Dieu à en reprendre de la force, finirait-il par ex-sister, ça ne préserve rien de meilleur qu'un retour de son passé funeste.* »¹²

En effet, de nos jours l'humanitaire, le droit international, ces semblants sont bafoués. Ne fonctionnent que la force et les jouissances de chacun et Dieu reprend de la vigueur.

¹⁰ Ibid.

¹¹ Opus Cit. p 137.

¹² Lacan, J., « Télévision », Autres écrits, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 534.

L'expertise- prévention- protection

Francesca Biagi Chai s'est intéressée aux experts en particulier à la place qu'ils occupent au sein de la justice.

La loi du 25 février 2008 transforme l'ordonnance des non lieux pour cause de maladie mentale. Les juges devront désormais prononcer une déclaration d'irresponsabilité pénale. Cette loi vise entre autre la rétention de sureté en milieu fermé dans des établissements sécuritaires pour des personnes qui présentent à la fin de leur peine, un état qualifié de dangereux par les experts avec risque de récidive. Tout ceci s'établit dans un climat de risque zéro qui sévit dans nos sociétés. Il y a une commission d'évaluation et les experts siègent dans cette commission. Ils peuvent maintenir indéfiniment la personne en rétention de sureté dans les centres médicosociaux judiciaires. Francesca mentionne un article de Robert Badinter écrit juste après cette loi que vous pouvez consulter sur internet. Il écrit : « *Ce n'est plus la loi qui guidera notre justice mais une batterie de tests psychiatriques.* » Nous voyons réapparaître écrit Badinter, le diagnostic psychiatrique de dangerosité, et « *le spectre de l'homme dangereux* » L'appareil judiciaire va maintenant diagnostiquer et traiter la dangerosité pénale. Et on connaît dit Badinter le devenir d'une telle dérive dans les états totalitaires.

La psychiatrie, la folie, la causalité psychique ont disparu au profit d'une évaluation quantitative du trouble dit de la personnalité. On parle de dépression, de bipolarité, de pervers narcissique. On ne parle plus de psychose.

C'est un processus de déshumanisation qui se répercute sur toute la société sous prétexte de protection. On fait croire que l'exclusion, l'enfermement et le temps peuvent modifier le réel auquel le sujet a à faire.

Le dialogue analytique a complètement disparu.

Pourtant c'est un outil précieux qui permet de retrouver les conditions, les conjonctures qui ont conduit à l'acte. C'est ce qui se fait dans certains services qui résistent. C'est le cas de Francesca Biagi Chai psychanalyste, psychiatre des hôpitaux (CHS Paul Guiraud-Villejuif)

C'est ce que Lacan a fait. Il a dialogué avec Aimée pendant un an.

Francesca Biagi Chai suit un patient depuis 20 ans. En 1986, un jeune homme de 25 ans est arrêté et inculpé pour parricide et tentative d'assassinat sur un ami d'enfance. Ce jeune homme dit avec un sourire tranquille qu'il ne regrette rien. Ensuite il va développer un délire.

L'expertise dit que selon le régime de la loi du 30 juin 1938, il doit être impérativement soigné et régulièrement, probablement à titre définitif, à vie donc. Le pronostic de réadaptation est très aléatoire.

Francesca choisit de faire une place à l'expertise de l'époque dans laquelle on peut lire une clinique de la psychose autre que quantitative. « *clinique digne du fleuron de la grande psychiatrie française de jadis* »¹³

Les experts relèvent les éléments biographiques de façon très précise puis ils examinent les antécédents (alcool, drogue, petits délits...)

Ensuite, ils se concentrent sur la période qui précède de peu le passage à l'acte. « *ils font crédit à la parole du patient* ». Ils privilégient dans l'ensemble des dires du sujet, dans son récit imaginaire, ce qui est énigmatique pour le sujet lui-même, là où il ne peut se reconnaître. Ce qui est valable pour tout sujet. Cette façon de faire est en voie de disparition. L'énonciation est négligée au profit des énoncés. La parole est considérée comme moyen de communication, elle est examinée au regard du mensonge et de la manipulation: il provoque, il manipule, il ment il dissimule et non pas comme le précise Lacan dans fonction et champ de la parole et du langage comme une parole constitutive du sujet dans les entretiens.

¹³ Francesca Biagi Chai, Juger le fou, un cas de parricide paradigmatique, Mental N° 21, La société de surveillance et ses criminels, fédération européenne des écoles de psychanalyse, 2008, p.134.

Ce jeune homme, avant son passage à l'acte avait des moments de déréalisation. Il rapportait que les murs de sa chambre rétrécissaient et s'avançaient vers lui. Il avait l'impression que tout le monde le regardait dans la rue et le jugeait.

Il avait alors été hospitalisé et diagnostiqué dépressif. On lui avait donné des antidépresseurs.

Après le passage à l'acte, il dit ne rien regretter, il dit avoir tué son père parce qu'il l'humiliait et il considérait sa mère comme une trainée.

A 6 ans, Dieu lui aurait dit de tuer son père et sauver la France.

Autre expertise donnée à cette époque, « *La maladie peut être stabilisée grâce à une thérapeutique appropriée et régulière mais non guérie, les actes criminels sont directement motivés par le délire. Le temps qui passe n'est pas un critère, il ne modifie rien.* »

Il est alors interné dans une unité pour malade difficile (UMD). Il sortira de l'hôpital mais pas sans soins.

Le passage à l'acte est une conséquence pour lui d'un échec de la fonction symbolique. Grâce à une confiance qui met du temps à s'installer, la parole de cet homme trouve auprès du psychanalyste une dignité.

Il y aura une autre conjoncture qui le prédispose à la rechute. Il est revenu alors de lui-même à l'hôpital et s'est fait hospitaliser sur le champ.

Un jour, au cours d'un entretien, il annonce : « Je n'aurais pas dû tuer mon père, j'aurais dû lui donner un coup de poing pour le neutraliser. » La seule façon de neutraliser l'Autre est le passage à l'acte. Francesca lui fait entrevoir que cela n'aurait rien changé, son père aurait pu se cogner la tête et mourir. Pour le psychanalyste, il n'y a pas de degrés de gravité, il y a la parole et le langage et le passage à l'acte hors symbolisation.

Le patient demande tout d'un coup : « Alors j'aurais pu porter plainte contre lui ? oui répond Francesca¹⁴. Le patient est surpris. La police peut me protéger ? oui

Le patient n'avait jamais pensé à cela. C'est un autre plan qui s'ouvre. Le psychanalyste est un relai à la symbolisation et soutient le dire du patient.

Ce cas est exemplaire, précise Francesca Biagi Chai, des rapports entre soins, folie criminelle et justice. Aujourd'hui on veut supprimer l'article 122-1 ce serait faire disparaître la folie. Par contre s'appuyer sur une expertise qui remet la parole du sujet au cœur du dispositif et que soit débattue la question de la psychose est indispensable.

« *Quel prix notre société est-elle prête à payer pour une forme de maintien dans le lien social plus digne pour des sujets en rupture de l'Autre ?* »¹⁵

La criminalité ne peut être considérée que dans son rapport aux coordonnées de la sociologie, de la politique et de la clinique où se mesure le rapport à la folie d'une société donnée.

Aujourd'hui dans la clinique, il y a la dépression, la perversion (les pervers narcissiques) et les bipolaires.

En annulant la folie, on favorise le passage à l'acte. Les statistiques, les mesures, les classements arbitraires, déshumanise l'individu, en niant le sujet.

¹⁴ Ibid. p. 147.

¹⁵ Ibid., p. 146.